



## 12 - La plainte en son royaume

Il y a quelques semaines de cela, le récit sur Vacher à peine terminé, je me montrais intrigué par les connaissances extrêmement précises dont le conteur avait fait preuve encore une fois sur l'affaire et ses chansons. Après avoir longuement questionné Arsène Papin sur ses sources, il m'avait fallu le convaincre jusque tard dans la nuit pour qu'il accepte enfin de me les dévoiler.

Ce soir je vais découvrir « l'ancre de la connaissance », comme il me l'a décrit d'un ton professoral, « là même où sont nées les plaintes » dont il n'a cessé de m'entretenir durant ces vagabondages dans ce Paris mystérieux et criminel. « Un endroit unique en son genre, dont le propriétaire interdit l'accès aux visiteurs importuns », a-t-il encore précisé. Sans en dire plus, Arsène ajoute que c'est donc

là que j'en apprendrai plus sur ces récits et chansons d'un autre temps.

Une fois n'est pas coutume, l'heure du rendez-vous est précise, le lieu l'est aussi. Je n'ai donc pas à jouer les Sherlock Holmes pour décrypter le message. Suivant les instructions de La Virole, il me faudra ensuite monter six étages et me soumettre à un petit rituel qui consiste à toquer à la porte deux fois puis à siffler une chanson de Pierre-Jean de Béranger, chansonnier bien connu du siècle dernier. Décidément le coquin ne se défait pas de son goût du secret et de la mise en scène qui lui sont chers.

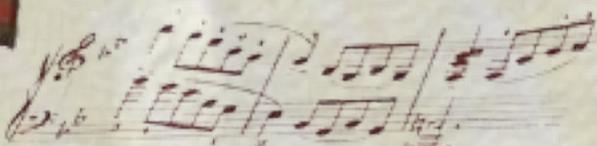
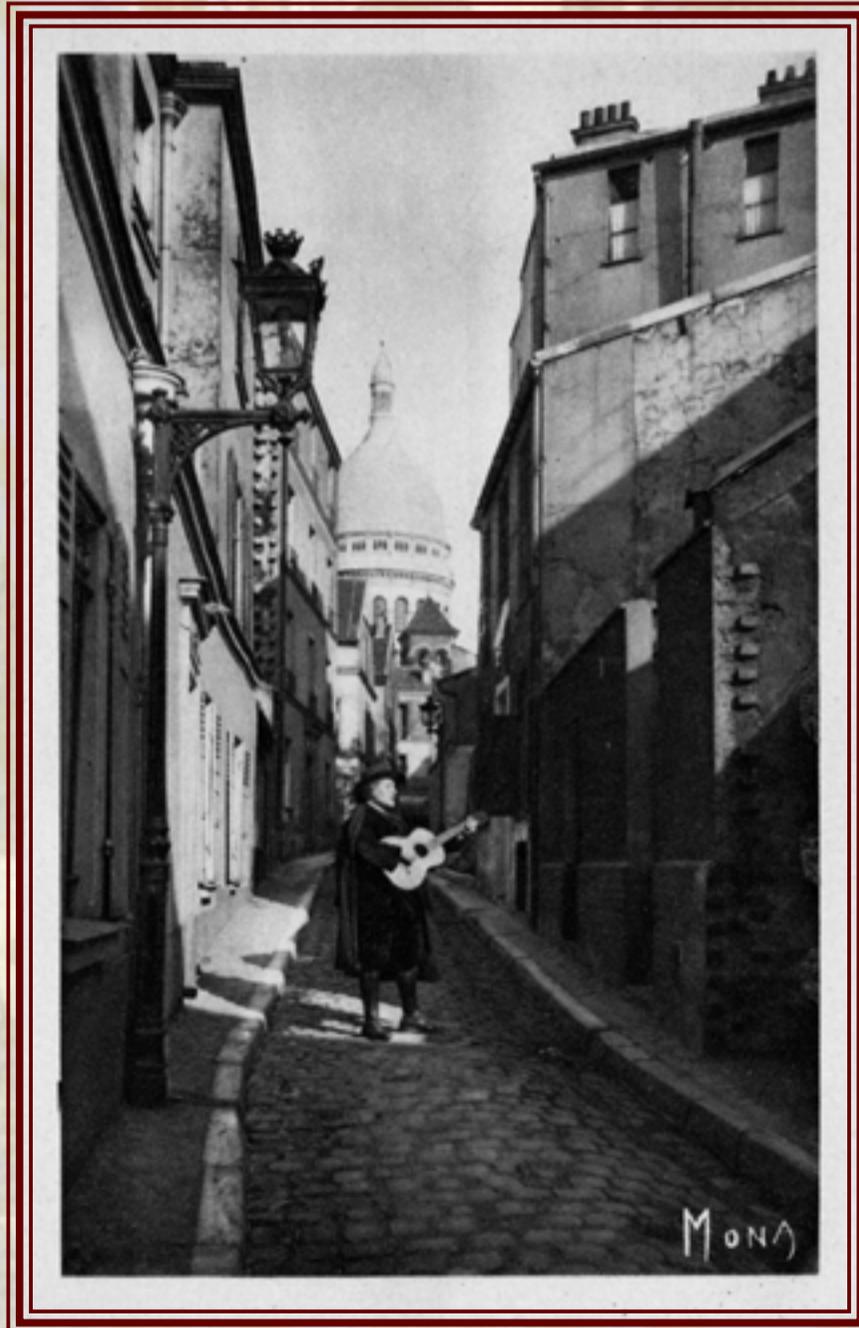
Foi de Normand, je peux me montrer aussi têtu que ce gredin peut l'être et il ne m'aura pas été difficile de trouver cette fameuse chan-



son de Béranger. *Le Grenier*, jolie chanson nostalgique d'un chansonnier se rappelant cet endroit haut perché de Paris, cette mansarde de sa jeunesse.

Petit à petit, j'en suis arrivé, au fil de cette déambulation, à imaginer en tirer parti pour me lancer dans une recherche approfondie de ces complaintes, et pourquoi pas, en devenir le chantre et, si *La Virole* le permet, le continuateur. En pénétrant ce sanctuaire présenté comme sacré je me fais l'effet d'un chevalier des temps modernes à la découverte du Graal.

J'arrive enfin rue saint Rustique, ruelle pavée faiblement éclairée par un bec de gaz laissant deviner le dôme du Sacré-Cœur dominant la colline de Montmartre. J'ai laissé le cœur animé de la ville pour entrer dans l'ombre et le calme. Poussant une porte cochère, je traverse une cour, puis une porte s'ouvre sur un long couloir semi-obscur au bout duquel m'attend un escalier en colimaçon. Aucun bruit ne parvient jusqu'à moi, excepté celui de mes souliers sur le bois ciré, faisant plier et grincer les marches sous la pression de mes pieds.



Il est tard il est vrai, c'est l'heure où le Parisien s'est endormi, ne songeant qu'à trouver le repos salutaire. Une malheureuse ampoule éclaire chaque palier, mais, en montant, il me faut tenir la rampe, une simple tige de fer, pour ne pas manquer de trébucher. L'éclairage insuffisant n'en rend pas la montée aisée. Il faut croire que les résidants n'aiment pas les visites et encore moins les intrus s'aventurant en ces lieux à des heures incongrues. J'entends bien ici une toux caverneuse, là un gémissement d'enfant – un mauvais rêve sans doute – mais ce sont les seuls signes de présence humaine que je peux déceler alors que je continue à monter, seul en ce lieu semi-obscur. Mais nom de nom, qu'est-ce qui m'a pris de venir ici ? Car c'est sûr, mon insouciance me jouera des tours un jour ou l'autre. Et, qui me dit qu'il ne s'agit pas de quelque guet-apens digne d'un Lacenaire ou d'un Troppmann.

Ça y est, voilà que mon imagination fait des siennes. Je vais bientôt me croire le sujet d'une future affaire criminelle : entendez cette histoire lamentable arrivée à un jeune provincial, victime de sa grande naïveté qui fut proprement trucidé mais dont on ne retrouva que sa tête posée sur le parapet du Pont-Neuf, le regard tourné vers la Seine :

*Gens de Paris et de Normandie  
Soyez attentifs à ce crime abominable  
Car la victime, un jeune gandin,  
Eut tantôt un sort fort regrettable  
Parti un soir, à Montmartre, en goguette  
Ne fut retrouvée sur le Pont Neuf que sa tête*

Oh là là ! voilà que je divague tout éveillé. Y aura-t-il quelqu'un pour chanter ma complainte ? Sacrebleu ! soyons réaliste, cette improvisation ne sied guère au répertoire classique des canards du siècle dernier. Je ne suis qu'un poète de pacotille. Sans hâte, à la funeste pensée d'un trépas programmé, je continue à gravir les étages. Mais que diable ! ces craintes sont absurdes. Si La Virole avait voulu me faire la peau ou demander à un marlou de s'en charger, il aurait eu toutes les occasions de le faire auparavant. La lune eut été un témoin muet et complaisant.

Enfin j'arrive au dernier étage, du moins en suis-je persuadé et m'apprête à frapper à l'huis qui me fait face, lorsque je retiens mon geste. Il ne manquerait plus que je réveille un locataire irascible dont j'aurais troublé le sommeil. L'ami Arsène ne m'a-t-il pas prévenu que le repaire de l'érudit se trouvait au sixième étage. Or je n'ai monté que cinq étages. « La connaissance se mérite » a-t-il prophétisé, énigmatique.

Mon interrogation est de courte durée lorsque j'aperçois sur ma gauche un couloir faiblement éclairé, comme je m'en serais douté, par une ampoule malade. Posant un pied après l'autre en toute prudence, je tâtonne à la recherche d'un interrupteur, sans rien sentir au bout des doigts que la peinture écaillée du mur s'effritant et tombant en morceaux à chaque frôlement. Mes craintes se raniment. Mais, si mes sens en éveil m'alertent d'un danger potentiel, mes jambes continuent néanmoins à avancer comme mues par une force invisible.



À l'instar d'Alice au Pays des Merveilles, je crains, dans ce labyrinthe, de tomber sous un quelconque glaive : « Qu'on lui coupe la tête ! ».

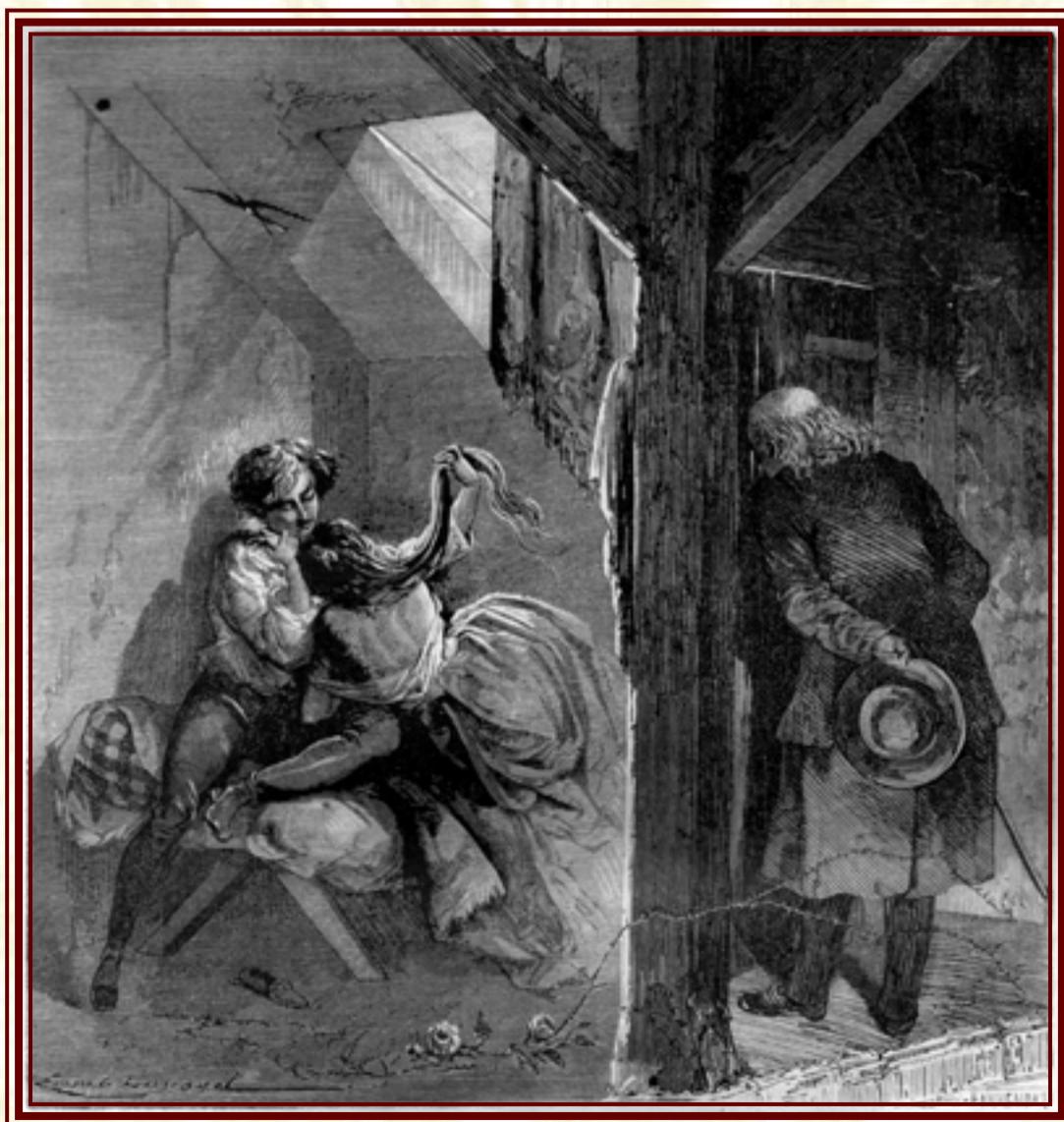
Allez ! froussard que je suis ! il est trop tard pour faire demi-tour, c'est moi l'intrus après tout et le couloir est bien trop étroit pour s'y dissimuler en guet-apens. Le secret est bien gardé à coup sûr, il faut le mériter, j'ai bien saisi le message.

Bientôt je manque de tomber en heurtant la première marche d'un autre escalier, encore plus étroit celui-là et raide. C'est certain, je vais arriver dans quelque grenier d'alchimiste ou directement sur le toit avec vue imprenable sur les cimes de Paris. Chaque marche craque sous mes pas pourtant légers. Pas besoin d'alarme, le

propriétaire des lieux est d'ores et déjà prévenu de mon arrivée. Un rai de lumière se dessine sous la porte au-dessus de moi, une ombre noire glisse, la marque fugitive d'une présence humaine aux aguets.

Je toque à la porte, mais personne ne me répond. Et pour cause, je me dois d'obéir au rituel imposé. Je toque donc à nouveau, sifflotant cette fois cet air de Béranger :

*Je viens revoir l'asile où ma jeunesse  
De la misère a subi les leçons.  
J'avais vingt ans, une folle maîtresse,  
De francs amis et l'amour des chansons.  
Bravant le monde et les sots et les sages,  
Sans avenir, riche de mon printemps,  
Leste et joyeux je montais six étages.  
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !*



Une voix familière m'interpelle :

— Entrez... c'est ouvert.

Décidément mon hôte joue avec mes nerfs, car la porte en s'ouvrant provoque un grincement digne des vieilles huisseries d'un sinistre château de Transylvanie. Comment donc ? Le Comte Dracula aurait-il fait des émules ici à Paris ? Ma foi, il semble bien que l'ambiance s'installe quand, entrant dans le vestibule chichement éclairé, j'aperçois en face de moi une énorme tête sortant du mur avec des cornes gigantesques d'où partent de longs filaments mouvants comme les serpents de Méduse. Fort heureusement ma vue ne se laisse pas longtemps abuser, car je reconnais les bois d'un cerf qui de son vivant devait être un hardi chef de meute. Des rubans flottent aux extrémités ainsi que des oriflammes. Dans l'obscurité organisée des lieux, voilà de quoi effrayer le visiteur importun sans aucun doute.

— Entrez, entrez, me dit la voix sur la droite.

Refermant la porte derrière moi je pénètre bientôt dans une large pièce, ce qui me surprend compte tenu de l'exiguïté du chemin d'accès. Un lustre aux lamelles scintillantes de verrerie à facettes, digne des palais vénitiens et tout à fait anachronique en ce lieu, apporte un éclairage suffisant malgré l'absence de quelques ampoules. Économie ou non, cela suffit à dispenser la lumière nécessaire pour que le visiteur appréhende l'abondance d'ouvrages envahissant les lieux. Une odeur forte et poussiéreuse me prend à la gorge, celle du vieux papier d'archives d'un vieux bibliophile.

Des rayonnages remplis de livres couvrent quasiment l'intégralité de trois murs. Le quatrième est occupé par une fenêtre rendue opaque par un lourd voilage de velours bordeaux, devant lequel trône un large bureau en bois brun trône, couvert en partie de gros volumes, journaux et feuilles de grande taille. Une guitare est appuyée contre le montant du meuble, un violon est posé sur un lot de livres. Deux petits accordéons sont posés sur le dessus de la cheminée dont l'accès est condamné par une pile de gros volumes. Au-dessus, des tableaux encadrés de stuc doré présentent des gravures et des peintures aux couleurs fanées. Des musiciens y jouent du violon, de la vielle ou de l'orgue de Barbarie.

Quoique ce grenier soit très spacieux, il n'y a pas de place perdue. Un fauteuil mastoc, du genre club anglais, finit sa vie presque au centre de la pièce. Son cuir vert est par endroits usé jusqu'à la trame, un des pieds est calé avec un vieux livre sacrifié pour l'occasion.

Et qui se vautre dedans ? Ce n'est autre que ce gremlin de Papin, habillé pour la circonstance d'un pantalon à carreaux et coiffé d'un petit bonnet oriental à pompon. Le farceur, il sourit de la petite comédie qu'il m'a jouée, ses yeux brillent. Diable ! Quelle allure il a ! On dirait un de ces extravagants que l'on croise en s'écartant mais que l'on scrute sans scrupules de la tête aux pieds avec curiosité. Sur ses genoux repose un grand livre aux illustrations criantes de couleurs. Il m'apparaît parfaitement à l'aise dans cet environnement, comme un gosse



surpris dans la lecture passionnante d'un livre d'images et de voyages.

J'ai beau chercher partout je ne vois personne d'autre que lui dans la pièce. Par conséquent je ne tarde donc pas à comprendre que le roué m'a joué une fois de plus un tour à sa façon. À l'évidence je suis en présence du seul propriétaire des lieux.

— Entrez, entrez, mon ami, entrez... et... soyez le bienvenu dans mon humble refuge.

— Ah ça ! vous êtes un fieffé coquin pour avoir ainsi omis de me dire que cet « antre de la connaissance » comme vous l'avez pompeusement nommé, n'est autre que votre logis.

— Coquin ? non... n'exagérons rien... farceur je l'admets et surtout discret. Mais vous me pardonnerez cette discrétion lorsque je vous aurais dévoilé quelques trésors de ma collection que je réserve à qui le mérite. Et je dois dire que vous avez été un élève suffisamment attentionné et obéissant pour faire partie des heureux élus.

Je ne peux qu'en convenir, obéissant, certes je l'ai été. Aussi je m'empresse de fureter autour de moi, ouvrant en premier un livre de Pierre-Jean de Béranger, celui-là même dont j'ai siffloté un petit air. Il m'attire l'œil, posé là à l'évidence sur un guéridon en bois rouge près du fauteuil. Je l'ouvre avec curiosité y cherchant la chanson que j'ai découvert à l'occasion de mes ballades chez les bouquinistes du quai Malaquais. Ah ces livres ! Que de trésors on y trouve lorsque l'on prend la peine de fureter sans hâte, de contempler ces belles gravures sur

bois à la lecture parfois énigmatique. Certains, altérés par le temps, menacent de tomber en poussière, mais dont le contenu est ô combien délicieux de truculence ou vecteurs de frissons. Il m'est arrivé pareille aventure alors même que je prélevais un vieil almanach au milieu d'une pile hétéroclite que seule la gravitation et le poids empêchaient de s'écrouler. L'étal de ce bouquiniste tenait il est vrai d'un foutoir sans nom. Mais ce dernier ne semblait pas s'en émouvoir outre mesure.

Toujours penché sur le livre de Béranger je continue ma lecture, alors que le maître de maison m'interrompt :

— Un chansonnier de grand talent, ce Béranger.

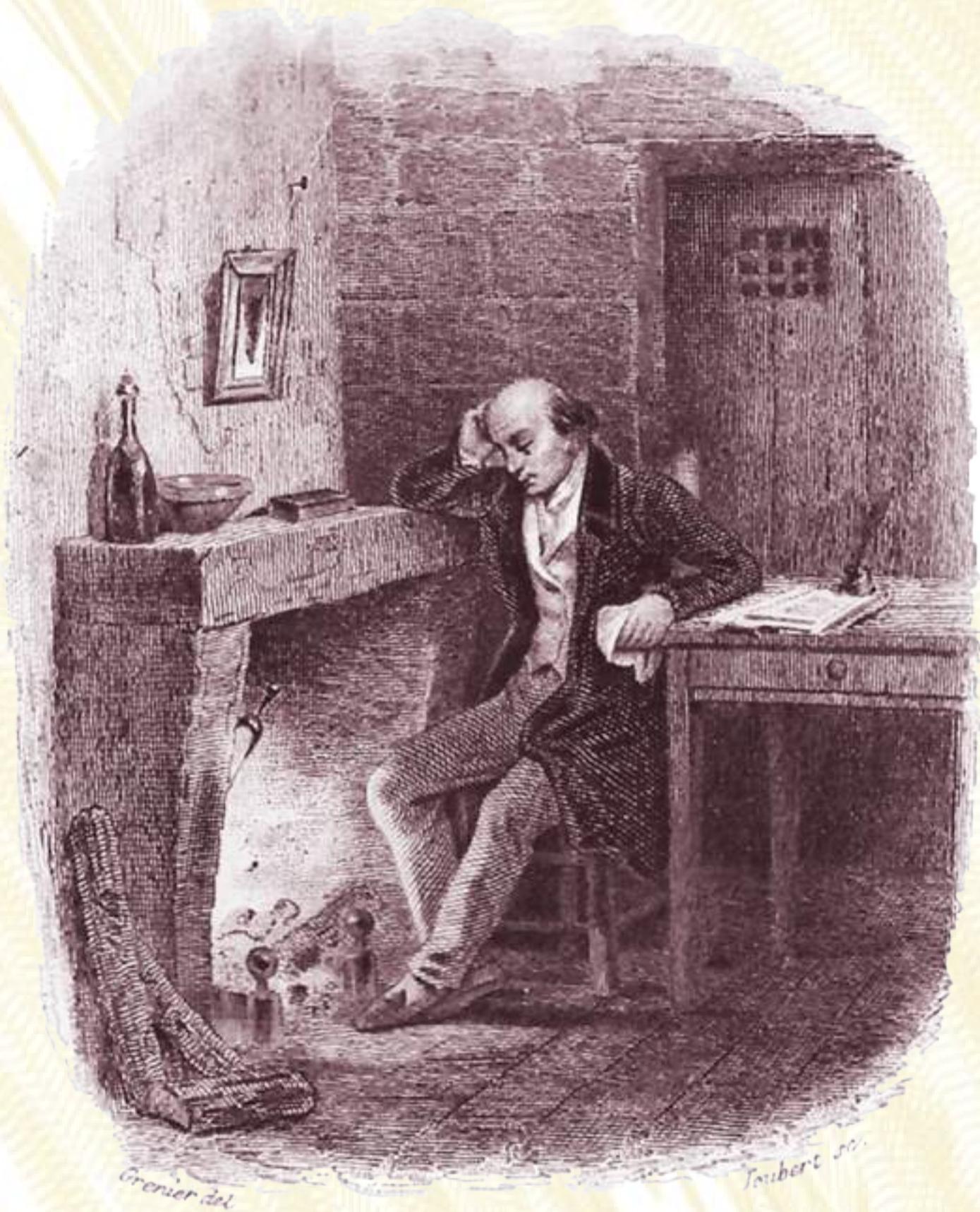
— Ça oui, il vaut le détour, je dois le dire. Est-ce votre livre de chevet ?

— On peut dire ça. J'y puise la force et l'énergie pour continuer mon œuvre. Apprenez, mon cher, qu'il vivait comme moi sous les toits, au sixième étage, dans une mansarde qu'il appelait « le grenier ». Apprécié de ses pairs et des chanteurs de rue de l'époque, il fut même honoré en 1848 par une délégation de huit cents chanteurs, mendiants et musiciens de rue, alors qu'il présidait modestement à l'Élysée une commission de secours. Imaginez le tableau, plus d'un aurait été impressionné. Homme d'une grande simplicité, il avait pour ami le doyen des chanteurs de rue, Aubert. Pamphlétaire acharné, Béranger fut emprisonné à plusieurs reprises à la prison de Sainte-Pélagie, puis à la Force. Souvenez-vous de sa rencontre avec Lacenaire<sup>1</sup>.

1 - Voir fascicule n° 7, Lacenaire, le poète du crime.



Pourtant au final, cet homme aimé du petit peuple, pour qui il écrivit cette chanson « les gueux » mourut dans la misère. Ah ça oui ! Fameux homme que celui-là.



**Béranger.**



Abandonnant le recueil de chansons de Béranger, j'avise bientôt une série de titres de livres dans la bibliothèque. Et je réalise alors d'où proviennent toutes les informations distillées par l'artiste à propos des criminels dont il m'a relaté l'existence presque dans les moindres détails. On y trouve, alignés l'un à côté de l'autre, de nombreux ouvrages consacrés à tous ces brigands. Bien entendu Mandrin côtoie Cartouche, Lacenaire est associé à Villon. Vacher partage le rayonnement avec les bandes de brigands d'Orgères et autres chauffeurs. Un peu plus loin je découvre des noms dont je n'ai encore jamais entendu parlé avec des titres sensationnels : « la séquestrée de Poitiers », « l'énigme du cimetière Saint-Aubin », « Dumollard, l'assassin des servantes », « l'horloger empoisonneur » et autres joyusetés dignes de la presse à sensation dont raffolent les dames seules en mal d'émotions. Plus loin, sur un autre rayonnage, des ouvrages de grande taille s'alignent, couverture verte et titres dorés, des collections reliées de journaux d'époque. Ils suintent le crime et le sang, les faits-divers les plus effroyables s'étalent en des scènes outrageusement colorisées devant les yeux effrayés du lecteur. Voici des années entières du *Petit Journal*, du *Petit Parisien*, *L'Eclipse*, *Gil Blas*, *Le Mirliton*, *le Magasin Pittoresque*, *L'Illustration*... Je commence à feuilleter sans hâte, découvrant ici l'exécution de criminels s'appêtant à subir le châtement suprême sous l'œil attentif de ces messieurs de la justice et là la commission du crime avec force violence et ce sang qui éclabousse partout. Ah ! Autre source journalistique, *le Journal de Voyages*, celui-là même grâce auquel, par procuration,



tout gosse, je vivais des aventures dans le grenier de mes grands-parents. Détournant un instant mon regard, saisissant un journal sur le bureau, La Virole me le met sous le nez

— *L'œil de la Police*, voici un fameux nom pour une nouvelle presse. Le fait-divers n'en finit pas de faire vendre, réplique-t-il d'un ton sarcastique.

Le journal présente en couverture avec des couleurs criardes une scène de face à face entre deux allégories, deux veuves, l'une voilée en noir, et l'autre de bois en rouge, la femme criminelle et la guillotine.

— C'est de l'affaire Steinheil dont il est question ici. Celle-là même qui fait le bonheur de la presse en ce moment. Le chanteur de rue que je suis s'y intéresse bien entendu. Jolie femme mais vénéneuse à souhait !



N° 49 — 1<sup>re</sup> ANNÉE

REDACTION, ADMINISTRATION, ANNONCES  
à Paris, 10, rue de Valenciennes

ABONNEMENTS ET DISTRIBUTION  
10, rue de Valenciennes, PARIS

PRIX : 10 CENT.

# L'ŒIL DE LA POLICE

PUBLICATION NATIONALE

FAITS DRAMATIQUES  
ÉVÉNEMENTS PARLEMENTAIRES  
OU TRAGIQUES

ROMANS DE DÉTECTIVES  
ET DE POLICE

LES DRAMES DE L'AMOUR  
LES CRIMES DE LA VIE  
LES DRAMES DE LA MORT

PARAIT CHAQUE SAMEDI

## L'Affaire Steinheil : LES DEUX VEUVES



Lire à la page 2 : UNE CONDAMNATION CAPITALE



Il me désigne ensuite cette source incomparable que constitue l'imagerie populaire, ces feuilles volantes d'où proviennent nombre des plaintes qu'il m'a chantées avec tant d'application. Que de trésors ces belles images imprimées d'un seul côté avec le texte de la plainte ainsi que illustration gravée et colorisée au pochoir d'une scène caractéristique de l'affaire criminelle.

Ce papier ancien ou de mauvaise qualité se casse facilement sous les doigts, je manque de déchirer l'un d'eux avec mon empressement quasi enfantin. Arsène doit freiner mon ardeur.

— Soyez délicat avec ces feuilles, elles sont si fragiles, ce sont des vieilles dames. Elles aiment à être maniées avec précaution et humilité, sous peine de tomber en poussière.

— Compris, soyez sans crainte, j'en devine la valeur.

Pour l'heure je feuillette plus que je ne lis chacune d'elles, curieux de tout voir, mais conscient qu'il me faudrait beaucoup de temps pour toutes les découvrir pleinement. Après les plaintes, ce sont d'autres chansons qui me sont cette fois plus familières, celles que l'on chante accompagné d'instruments de musique populaires tel l'orgue de Barbarie détaillant son carton. Des feuilles bien plus grandes encore couvertes de mille et une chansons du répertoire. Celles-ci je les connais pour les avoir vu au détour d'une rue sur les grands boulevards brandies à bout de bras tandis que le chanteur interprète l'une d'elles devant un parterre de passionnés, au son d'un accordéon.

Voilà que la nuit m'enveloppe, dans ce grenier perché sous les toits de Paris, ce

cabinet de curiosités criminalistiques. Mais je n'ai pas sommeil. J'éprouve soudain une fringale, un appétit féroce à la vue de tous ces livres, journaux et feuillets précieux. Comme un enfant dans une confiserie ne sachant pas quel bonbon goûter et touchant les bords avec avidité, je feuillette, je compulse livres et canards, boulimique jusqu'à l'indigestion. Arsène quant à lui a fini par s'endormir dans son fauteuil, ronflant comme un sapeur, surpris en l'état par le sommeil sans avoir eu le temps de rejoindre une meilleure couche.

Au matin je suis encore le nez dans quelque ouvrage, orné de gravures sur bois de belle facture, lorsque mon hôte daigne ouvrir l'œil surpris de me voir presque aussi frais que la veille. Cela semble le contrarier et il me chasse vivement.

— Allez ! Oust !

À ma mine contrite il daigne cependant m'accorder l'autorisation de revenir mais ainsi qu'on le fait d'un serviteur zélé dont on ne peut se passer. De fait Arsène Papin m'explique qu'il pourrait avoir besoin de quelqu'un pour l'aider à mettre un peu d'ordre dans son capharnaüm.

— Mais ne comptez pas sur moi pour vous verser une quelconque rétribution. Je n'en ai pas les moyens.

— Oh pas de souci, là n'est pas mon dessein, ma curiosité sera une fois encore mon moteur. Et le bonheur que je retirerai de la découverte de tous ces précieux documents sera ma récompense.





C'est ainsi que pendant des mois je me mets à sa disposition, délaissant quelque peu mes études, partant en grand secret chaque matin et revenant dans ma chambre à la tombée de la nuit, mystérieux pour mon entourage, harassé mais heureux. Tel un chercheur d'or, jour après jour, je fouille et tente d'ordonner les piles de journaux, les rayonnages de livres, les amas de feuilles, prenant des notes pour y relever la pépite, le crime allié à la verve poétique de quelque rimailleur de talent. Un rat de bibliothèque, voilà ce que je suis

devenu, fouillant, éternuant au passage lorsque la poussière pernicieuse vient chatouiller mes narines et irriter mes sinus. Je feuillette cependant avec délicatesse ces papiers anciens craignant de les voir devenir poussière à leur tour. Ainsi qu'un archiviste professionnel, je m'applique dans mon travail. L'archéologue patenté au fond du désert d'Égypte n'aurait pas agi avec autant de soin, époussetant avec d'infinies précautions chaque facette des objets de ses fouilles.



Les miennes justement me conduisent à repérer d'autres affaires qu'ont inspiré des chansonniers maniant le verbe avec éloquence notamment à l'encontre du pouvoir établi et de ses suppôts suceurs de sang, âpres à appliquer sans état d'âme la sentence suprême... la mort. Parmi ces poètes de talent il en est un dont je souhaiterais parler. Goguettier et chansonnier montmartrois, Jules Jouy affûta sa plume et travailla sa grammaire à critiquer le pouvoir politique et son système de répression impitoyable. Il était doué l'animal. Malheureusement, son engagement était tel, son obsession pour la question était si forte,

qu'il vira à la folie au point qu'il terminera son existence dans une clinique psychiatrique de la rue Picpus. Et pour cause, il voyait des guillotines partout. La terrible veuve avait fait une victime supplémentaire sans verser le sang. Voyez comme elle fait trembler ! la gueuse !

Il n'en reste pas moins, que les textes de Jouy furent interprétés par les plus grands comme Yvette Guilbert, Paulus, Aristide Bruant, Réjane ou Damia, la grande tragédienne. En 1924 celle-ci enregistrera un poème de Jules Jouy, mis en musique par Pierre Larrieu, *La veuve*, véritable réquisitoire contre la peine de mort, dont voici le texte :

Créée par MEVISTO à la Scala

### La Veuve<sup>2</sup>

*La veuve, auprès d'une prison,  
Dans un hangar sombre demeure.  
Elle ne sort de sa maison  
Que lorsqu'il faut qu'un bandit meure.  
Dans sa voiture de gala  
Qu'accompagne la populace,  
Elle se rend, non loin de là,  
Et, triste, descend sur la place.*

*Avec des airs d'enterrement,  
Qu'il gèle, qu'il vente, ou qu'il pleuve,  
Elle s'habille lentement,  
La Veuve.*

*Les témoins, le prêtre et la loi,  
Voyez, tout est prêt pour la noce.  
Chaque objet trouve son emploi  
Ce fourgon noir, c'est le carrosse.  
Tous les accessoires y sont  
Les deux chevaux, pour te voyage,  
Et les deux paniers pleins de son :  
La corbeille de mariage.*

*Alors, tendant ses longs bras roux,  
Bichonnés, ayant fait peau neuve,  
Elle attend son nouvel époux,  
La Veuve.*

2 - Chanson datée du 30 août 1887, extraite de *Les chansons de l'année 1887*, Ed. Bourbier et Lamoureux, Paris, 1888.

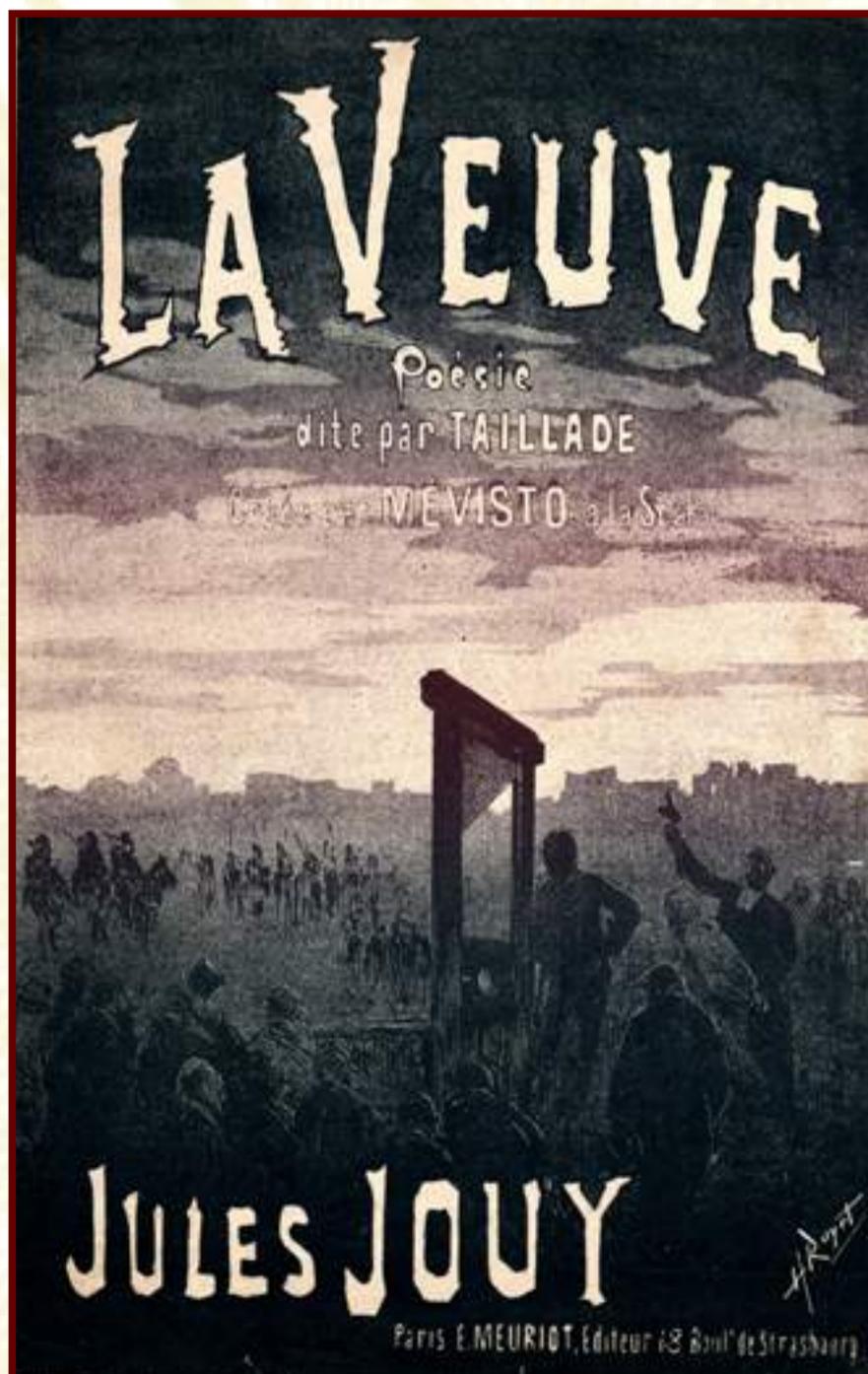


*Voici venir son prétendu,  
Sous le porche de la Roquette.  
Appelant le mâle attendu,  
La Veuve, à lui, s'offre, coquette.  
Pendant que la foule, autour d'eux.  
Regarde, frissonnante et pâle,  
Dans un accouplement hideux,  
L'homme crache son dernier râle.*

*Car ses amants, claquant du bec,  
Tués dès la première épreuve,  
Ne couchent qu'une fois avec  
La Veuve.*

*Cynique, sous l'œil du badaud,  
Comme, en son boudoir, une fille,  
La Veuve se lave à grande eau,  
Se dévêt et se démaquille.  
Impassible, au milieu des cris,  
Elle retourne dans son bouge.  
De ses innombrables maris  
Elle porte le deuil en rouge.*

*Dans sa voiture se hissant,  
Gouge horrible, que l'homme abreuve.  
Elle rentre cuver son sang,  
La veuve.*



Jules Jouy était prolix en la matière, la chanson comme porte-étendard des humbles pour l'équité des droits. Obsession certes, mais vraie croisade lancée contre la répression sanglante il écrivit de nombreux textes sur le sujet : *Les Aveux* (conseil aux condamnés à mort), *Avant l'exécution* (avant l'exécution d'Henri Pranzini), *Après l'exécution* (simulacre d'enterrement dans la fosse appelée « le champ de navets » du cimetière d'Ivry réservé aux exécutés), *Place de la Roquette, Avocat et chansonnier, les deux échafauds* et j'en passe.

La guillotine a toujours eu ses détracteurs et ceux-là n'ont pas fini d'enfiler vers et sonnets à la queue leu-leu sans discontinuer sur des rythmes marqués dans le but avoué d'exprimer toute l'horreur des exécutions. Je me dois de citer le grand Aristide Bruant s'attachant plus particulièrement au petit peuple de Paris, pensionnaires réguliers des prisons de la petite Roquette, Saint-Lazare ou la Santé.

Et à propos de Veuve, il faut que je vous raconte ma visite au musée Grévin. Cette visite, une fois n'est pas coutume, je ne la dois pas à mon ami Arsène mais simplement à ma ténacité. Usant de diplomatie et de pieux mensonges concernant une prétendue connaissance au Palais de Justice, j'ai pu amadouer l'austère gardien des lieux et bénéficier d'une visite privée des réserves secrètes du musée Grévin. Il faut dire que l'homme ne s'est pas fait prié longtemps pour m'en ouvrir l'accès tant il était heureux de servir de guide dans ce sous-sol où

sont stockés les éléments de scènes tragiques orchestrées par des poupées de cire plus vraies que nature. J'y descends par un escalier étroit et sombre m'entraînant dans les entrailles du musée. Véritable descente aux Enfers du crime au goût de soufre et de sang.

Ma première vision, alors que la lumière soudain éclaire un décor dramatique, est celle de bancs de torture, ceux qui servaient à appliquer la question ordinaire et extraordinaire, rangés sagement les uns à côté des autres, hors d'usage. Il n'y manque que la Dame de fer de Nuremberg. Et puisque l'on parle de dame, voici la Veuve, la guillotine sage et immaculée prête reprendre ses activités d'un jour à l'autre. Distraitement je passe le doigt sur le bois, pas un gramme de poussière ne vient s'y déposer.

— Cela vous étonne, non ? interroge mon guide.

Devant ma stupéfaction il m'explique qu'il prend un soin jaloux à la bichonner comme on le ferait d'une maîtresse exigeante, ajoutant que, jeune homme, il avait eu l'opportunité de seconder Monsieur Deibler dans ses œuvres, suite à l'absence momentanée de l'un de ses aides. Il en avait gardé, avoue-t-il, un certain béguin pour cette belle mécanique, la guillotine, précise et efficace. J'en ai froid dans le dos en l'écoutant, m'attendant à servir de cobaye dans l'hypothèse où le bonhomme aurait l'idée saugrenue de tester la machine avec un homme de chair et de sang plutôt qu'un mannequin de cire.



Pénétrant ensuite dans une catacombe reconstituée, dans la pénombre, je me cogne aux montants d'un second échafaud plus vrai que nature. Je sursaute d'effroi en découvrant de chaque côté le long des murs, alignées comme en revue, des têtes posées sur une étagère, celles encore de guillotinéés parmi les plus célèbres, Lacenaire, Pranzini, Fieschi mais aussi d'inconnus qui en leur temps néanmoins ont sans aucun doute connu leur moment de gloire judiciaire.



Nous laissons là ces gardiens discrets, cheminant dans les entrailles du musée. Là c'est une foule de personnages aux visages blêmes, comme figés dans la mort qui semblent discuter entre eux comme de vieux amis. Bourreaux, policiers, archers et criminels se mêlent ainsi sans que je ne reconnaisse l'un d'eux. Le gardien, vigilant et fier de son savoir, me désigne bientôt Gamahut, l'assassin de la veuve Ballerich exécuté en 1885. Près de lui c'est Pel, l'horloger empoisonneur de Montreuil, condamné aux travaux forcés à perpétuité en 1885 et là c'est Ravachol l'anarchiste guillotiné en 1892. Ils ont ces faciès cyniques et froids pour lesquels le sculpteur a forcé les traits afin de mieux en laisser voir toute la cruauté.

Non loin de là, une petite femme menue est assise sur une chaise, un voile noir couvre sa personne. Sa présence en ces lieux paraît insolite. Mais lorsque l'austère gardien en dévoile les traits, soulevant le fin voilage, je comprends vite l'importance de cette rencontre.

— Approchez-vous mon brave. Je vous présente la belle Gabrielle... Gabrielle Bompard... pour vous séduire et vous perdre à jamais ! annonce-t-il d'un geste théâtral.

La voilà donc la friponne. Il est vrai que ce visage enfantin aux yeux clairs semble vouloir m'ensorceler, malgré les traits figés. Ce regard moqueur et ce teint de porcelaine témoignent de la perfection de l'artisan qui l'a ainsi modelé de ses mains, un amoureux sans doute car rien ne transparaît de sa perfidie et de son égoïsme. Quoique je sois assuré qu'elle n'est qu'un

mannequin de cire, je ne peux m'empêcher de m'imaginer que cette Bompard-là va se réveiller et me parler. Afin de briser le sortilège, je quitte rapidement la salle et remonte rapidement à la lumière du jour poursuivi par le regard fixe de ses yeux de porcelaine.

Prétextant un rendez-vous important, je remets à un autre jour la suite de la visite des sinistres salles du musée Grévin, ayant reçu l'assurance de mon guide qu'il me montrerait d'autres spécimens parmi les plus effroyables criminels désormais transformés en statues.

C'est étrange comme toutes ces histoires paraissent si réelles après ma visite à Grévin. Où est-elle la belle Gabrielle<sup>3</sup> chantée par Jules Jouy ?

Promis, la prochaine fois je vous raconterai ma visite à la morgue.

Mais ne faut-il pas une fin à mon aventure dans l'univers des crimes des plus communs aux plus sordides et de la complainte criminelle ?

Parmi les trésors dénichés au royaume d'Arsène Papin, ce petit joyau de truculence en sera la conclusion. Sous un habillage humoristique cette chanson morale stigmatise les propagateurs de rumeurs, elle fut écrite par Octave Pradels<sup>4</sup>.

— Allez, mon ami, prenez votre violon et jouez-moi encore une fois une de vos fantaisies.

3 - Gabrielle Bompard décédera en 1923 oubliée de tous.

4 -Poète, vaudevilliste et romancier, Octave Pradels est né à Arques en 1842, et décédé en 1930. Extrait de *Pour dire entre Hommes*, Librairie Marpon et Flammarion, édition illustrée par Kauffmann.



## Le crime de Puteaux

C'est une épouvantable histoire  
Que tout chacun racontait hier,  
Dedans les gar's de chemins d'fer !  
Il paraît que c'est la nuit noire,  
Qu'près d'Puteaux, les faits sont passés...  
Ah ! bonnes âmes, frémissez !

**Parlé :** Brrrou !!  
Ca s'ra d'main dans tous les journaux  
Le crime de Puteaux !

Un garçon, d'un âge assez tendre,  
Mangeait un' pomm', près d'un égout...  
(Y a rien à dir', c'était son goût)  
Quand soudain, un' voix fit entendre  
Au fond d'l'égout ces sombres mots :  
« Tu' la mèr' !... je m'charg' des marmots ! »

**Parlé :** Brrrou !! Horreur !!  
Ca s'ra d'main dans tous les journaux  
Le crime de Puteaux !

L'enfant, laissant tomber sa pomme,  
S'enfuit, criant : « à l'assassin ! »  
Môssieu l'mair' fit sonner l'tocsin !  
Tout l'mond' se l'va comme un seul homme,  
Les valid's comm' les estropiés...  
Mais les premiers fur'nt les pompiers.

**Parlé :** Brrrou !.. Épouvantable !...  
Ca s'ra d'main dans tous les journaux  
Le crime de Puteaux !

Y avait plus d'trois mille homm's en armes,  
D'Courbevoie au Mont valérien,  
Qui, très émus, ne disaient rien,  
Quand, près d'l'égout, m'chef des gendarmes  
Cria : « Rendez-vous prisonniers ! »  
Alors sortir'nt deux égoutiers.

**Parlé :** Brrrou !... les trois milles hommes  
frémirent !  
Ca s'ra d'main dans tous les journaux  
Le crime de Puteaux !

« Egoutiers ! où sont vos victimes ? »  
Alors les deux affreux bandits  
Répondir'nt, sans être interdits,  
En homm's habitués aux crimes :  
« Y a pas besoin d'fair' tant d'potin !  
« Nous en tuons autant chaqu' matin ! »

**Parlé :** Brrrou !... Quel cynisme !...  
Ca s'ra d'main dans tous les journaux  
Le crime de Puteaux !

À ces mots-là, tout l'mond' sanglote,  
Bourgeois, cocott's, municipaux :  
« Où sont les corps ? » - « t'nez ! v'là leurs  
peaux »  
Dit l'bandit, en r'tirant d'sa botte  
Quatre cadavres !... quatre rats !!  
La mère et trois p'tits scélérats !



**Parlé :** Brrrou !... Les deux mille neuf cent cinquante hommes qui n'entendaient rien sanglotaient toujours !...

Ca s'ra d'main dans tous les journaux  
Le crime de Puteaux !

Devant cett' preuve d'innocence,  
L'chef des gendarm's s'est retourné  
Vers ses homm's qui faisaient leur né  
Et leur a dit : « Donc, que je pense  
« Qu'il faut s'en retourner de c' pas,  
« Vu, que de crime, y en a pas ! »

**Parlé :** Brrrou !.. Oui, mais on avait déjà télégraphié partout !...

Ca s'ra d'main dans tous les journaux  
Le crime de Puteaux !

Cette histor' montre où la peur mène,  
Et qu'il faut se méfier surtout  
Des meurtr's qui s'font dans un égout.  
Puis, s'il n'y avait pas, chaqu' semaine,  
Un crim' comm' celui de Puteaux,  
Ils mourraient d'faim tous les journaux !

**Parlé :** Aussi...

C s'ra d'main dans tous les journaux  
Le crime de Puteaux !

